

QUELQUES HÉROS DE FRAIZE

Henri PETITDEMANGE

remette à la famille

MINISTÈRE DES PENSIONS
Pensions et Allocations de Guerre
Services de l'Etat Civil, Successions et Sépultures Militaires
SECTION DE L'ETAT CIVIL

AVIS
des dispositions prises par l'Administration des Pensions pour faire déclarer le décès d'un militaire disparu.

Le soldat *Petitdemange Henri*
du *149^e Rég^t d'Inf^{anterie}*
a été signalé comme ayant disparu le *14 Septembre 1914*
à *Souain Marne*

L'Administration des Pensions se propose d'engager une instance en déclaration judiciaire de décès afin de régulariser la situation de ce militaire conformément aux prescriptions de la Loi du 25 Juin 1919.

le *13/2-1920*

Remis à M. le Maire de Fraize pour suite à donner
M. Pétitdemange à Fraize
Maire le 25/2/20
Le Chef du Bureau de Comptabilité

POUR LE MINISTRE et PAR SON ORDRE:
Pour l'Intendant Général
Directeur des Pensions
P.O. le Chef de la Section,

Avis de décès remis à la famille. Selon la taille de la ville, il était remis soit par le Maire de la commune, des adjoints ou des gendarmes.

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **PETITDEMANGE**
Prénoms *Henri*
Grade *3^e Classe*
Corps *149^e rég^t d'Infanterie*
N° *8926* au Corps. — Cl. *1914*
Matricule *753* au Recrutement *Châtil*
Mort pour la France le *14 Septembre 1914*
à *Souain (Marne)*
Genre de mort *Lue à l'ennemi*

Né le *26 Octobre 1894*
à *Fraize* Département *Vosges*
Arr^{ondissement} municipal (p^{our} Paris et Lyon) }
à défaut rue et N° }

Jugement rendu le *26 Juin 1920*
par le Tribunal de *Saint-Dié*
acte ou jugement transcrit le *14 Août 1920*
à *Fraize Vosges*
N° du registre d'état civil
260-708-1022. [26434]

Fiche trouvée de nos jours sur le site Mémoire des Hommes



Il était né à Fraize le 26 octobre 1894, et faisait partie de la « Jeune France ».

Soldat au 149^e RI, il fut porté disparu à Souain, dans la Marne, le 14 septembre 1914.

Il n'avait pas 20 ans...

René BARTHELEMY



René BARTHÉLÉMY

Né le 5 septembre 1887 et soldat au 3^e BCP de St-Dié.

Grièvement blessé le 17 juillet 1915 dans l'Artois, il est alors évacué vers un Hôpital à Lyon pour y être amputé de la jambe droite.

Le 7 août suivant, il envoie une carte postale à ses parents sur laquelle il écrit :

... Je ne suis pas encore remis de mon opération. J'ai tellement absorbé d'éther que j'en avais plein le corps. Le chirurgien m'a scié un bon bout d'os pour fermer les chairs dessus et les coudre, mais, mon Dieu, que de souffrances...

Émile NOËL



Émile NOËL

Un livre paru en 1918¹ fait honneur à ce fraixinien de vingt et un ans :

Grenadier au 17^e bataillon de chasseurs à pied, NOËL était un jeune paysan des Vosges, du village des Sèches-Tournées, près de Fraize, à quatre kilomètres de la frontière, dans la belle et industrielle vallée de la Meurthe.

Fils de petits cultivateurs, et placé d'abord dans une des filatures du pays, puis revenu à treize ans chez ses parents, il était garçon de ferme lorsque le service militaire l'avait pris aux travaux des champs. Bon sujet, et d'un bon caractère, il avait fait un excellent soldat, et, le 10 juillet 1916, on pouvait lire au Journal officiel :

NOËL (Émile), chasseur au 17^e bataillon de chasseurs à pied, d'une bravoure exceptionnelle comme grenadier. A toujours rempli des missions périlleuses, notamment le 10 mai, où il est resté six heures à dix mètres d'un ouvrage ennemi, lançant des grenades, jusqu'à ce qu'il fût grièvement blessé. A été amputé de la cuisse droite. Ordre du Grand Quartier Général n° 974 du 2 juin 1915. Médaillé militaire.

Le brave NOËL, au moment de cette citation, était à Paris, à la maison de santé Anne-Marie de la rue de la Pompe, où il avait été opéré et où son heureuse humeur, sa bonne figure et sa nature ouverte l'avaient fait aimer de tout le monde. Ses blessures étaient terribles, et il avait fallu l'amputer trois fois, en raccourcissant chaque fois un peu plus la cuisse, mais il était toujours resté aussi souriant à chacune des opérations... Il avait vingt et un ans.

Quelles avaient donc été ces « missions périlleuses » qu'il avait toujours remplies, et comment, lors de l'une d'elles, était-il resté six heures à lancer des grenades, à dix mètres seulement d'un ouvrage ennemi ? C'est ce qui doit être dit pour sa gloire, celle des siens et l'honneur de son village.

¹ Talmeyr, Maurice (1850-1931). L'héroïsme pendant la guerre : portraits de la belle France / Maurice Talmeyr. 1918.

Au commencement de mai 1915, le 17^e bataillon de chasseurs occupait, à Notre-Dame-de-Lorette, un petit bois au pied d'un versant pris par les Allemands, et d'où leurs tranchées dominaient les nôtres. Très menacés dans cette position et insuffisamment protégés par le bois, nous devions nous y préserver par des réseaux de fils de fer qu'il fallait constamment entretenir et multiplier, et cette besogne, particulièrement périlleuse, était celle d'une douzaine de grenadiers de bonne volonté qui s'en acquittaient la nuit. Si noire que fût l'obscurité, ils n'y étaient pourtant jamais, bien cachés. À tout moment, une fusée lumineuse éclairait le bois, les découvrait, et les projectiles pleuvaient aussitôt sur eux. Ils devaient donc éviter ces coups de lumière, se jeter à chaque instant dans les troncs d'arbres pour échapper aux projections, et se remettre ensuite à l'ouvrage sous les balles et sous la mitraille, tout en se garant toujours des fusées et de leur rayonnement. C'était ce terrible travail que NOËL et dix ou douze autres revenaient faire presque chaque nuit.

Entre le bois et le coteau, c'était continuellement ainsi comme un duel où l'on ne cessait, de part et d'autre, de parer ou d'attaquer, et les Allemands, le 9 mai, dans cette lutte de toutes les heures entre le versant et le bas de la colline, parvenaient, à la nuit, à se faufiler dans le bois où ils prenaient la moitié d'une de nos tranchées, pendant que NOËL et ses compagnons se maintenaient dans l'autre, simplement séparés de l'ennemi par une cloison de sacs de terre. Alors, d'une partie de ce couloir à l'autre, une lutte acharnée à coups de grenades avait commencé dans l'obscurité. Nos grenadiers lançaient sans relâche les leurs par-dessus les sacs, recevaient celles des Allemands, ripostaient, en recevaient d'autres, et leur répondaient encore. Le combat durait dix heures, et NOËL, dès la quatrième, restait le seul vivant des siens dans son morceau de tranchée où tous étaient tombés, mais n'en continuait pas moins à combattre, et seul, dans la nuit, du fond de son boyau, lançait ses grenades avec une telle fureur qu'il faisait croire aux Allemands à la présence de toute une petite troupe.

Au bout de six heures, il était encore là, se démenant et luttant toujours, arrachant et lançant toujours ses grenades, et se garant comme par miracle, derrière le mur de sacs, contre celles de l'autre côté. Le jour, cependant, allait poindre, et le feu des Allemands commençait à diminuer. Ils se retiraient en effet peu à peu, pour regagner leur colline, en voyant paraître l'aube, et bientôt ne répondaient même plus... La tranchée nous restait et, depuis déjà quelques instants, NOËL n'y recevait plus rien, quand une effroyable explosion l'y couvrait de terre et de branches d'arbres... Une marmite, envoyée du coteau, venait d'éclater près de lui et lui avait broyé la cuisse...

Où est le Français connaissant l'histoire de ce garçon de ferme, et qui n'eût pas désiré le voir ? Il avait quitté la rue de la Pompe pour un hospice de la banlieue où l'on hospitalisait les convalescents, mais revenait encore, chaque jeudi, revoir le directeur et le personnel de son ancien hôpital, et je me rendais, un jeudi, à la belle maison Anne-Marie, si avenante et si claire autour de son ancien cloître, avec ses grandes salles et ses grands corridors tout éclatants de jour et de blancheur.

À l'heure prévue, comme toujours, il arrivait sur ses béquilles et sa jambe unique, et nous serrions la main à un superbe et gentil garçon, de haute taille, l'œil gai et franc, et dont la figure, d'une naïveté juvénile et comme d'une fraîcheur champêtre, était presque celle d'un enfant. Boutonné dans sa capote de chasseur, sa médaille et sa croix sur la poitrine, il nous saluait avec un air de plaisir et de confusion, toujours singulièrement vigoureux malgré son amputation et, de sa grosse main rude et timide, prenait celles qui se tendaient vers lui. Puis, avec un peu de peine, il s'asseyait sur le canapé du bureau, posait ses béquilles et le glorieux combat de la tranchée devenait bientôt l'objet de la conversation, mais il en paraissait tout gêné, rougissait, et répondait en riant, comme au souvenir d'une affaire sans importance :

— Bah ! c'est tout simple, on s'est défendu comme on a pu... On a fait comme on aurait fait partout !...

Devant l'insistance à le féliciter, il convenait cependant qu'il était bien resté seul à se battre toute une nuit contre toute une troupe d'Allemands, mais répondait encore qu'il n'y avait rien là d'extraordinaire, et ne cessait de répéter, toujours gai et toujours rougissant :

— Bah ! j'ai fait de mon mieux... Tout le monde fait du mieux qu'il peut !...

Et il nous racontait, en changeant de conversation, qu'à l'hospice de la Maison-Blanche, où il achevait sa convalescence, des turcos lui avaient appris à faire des paniers, qu'il savait à présent en fabriquer comme eux, et qu'il en avait apporté un. Puis, il se levait du canapé, reprenait ses béquilles, sortait, et rentrait avec une de ces jolies corbeilles orientales comme on en fabrique en Algérie.

— Voilà, disait-il tout fier de l'avoir faite et tout heureux de l'offrir au directeur, voilà... On sait encore travailler... On pourra encore faire quelque chose.

Et il ajoutait, en se remettant à rire :

— J'ai toujours mes deux bras, c'est tout ce qu'il me faut !

Avec la même bonne humeur, quelques mois auparavant, il avait dit au médecin, après avoir été déjà amputé deux fois, au moment de l'être une troisième :

— Encore une fois de plus ? Bah ! Monsieur le major, allez-y !... La France vaut bien ma jambe !...